

# TRAJECTOIRE SOCIALE, HONTE ET ÉCRITURE (Annie Ernaux)

*Claire-Lise Tondeur*

Vincent de Gaulejac, spécialiste en "sociologie clinique", affirme que la honte est un phénomène "au croisement du psychique et du social" (13). C'est un sentiment "douloureux et sensible dont on ne préfère pas parler, [qui] engendre le silence, le repli sur soi" (18). Or Annie Ernaux a choisi de focaliser son dernier livre *La Honte* (1997) sur ce sujet tabou qui la préoccupe depuis longtemps mais elle n'avait pas attendu la publication de son neuvième ouvrage pour en faire un des centres de son écriture. Jusqu'au texte de 1997, il s'agissait de la composante "sociale", avec la publication de *La Honte*, on a affaire à l'aspect "psychique" du problème. La honte de son milieu familial et ensuite la honte d'avoir eu honte, est ce qu'Annie Ernaux considère être à la base de son écriture. Greffée sur l'origine socio-culturelle, on découvre dans son dernier texte une honte de soi qui puise ses sources dans "une conflagration" (*La Honte* 30). La blessure identitaire fondamentale que l'auteur estime être à l'origine de toute écriture est progressivement masquée par une honte sociale.

Par nostalgie des origines, mêlée à de la répulsion, le passé d'Annie Ernaux hante tous ses ouvrages, depuis son premier, *Les Armoires Vides* (1974), roman semi-autobiographique de la déchirure sociale au sein de la famille, jusqu'à son dernier texte, *La Honte* (1997), récit d'un traumatisme d'enfance en passant par *Journal du Dehors* (1993), reflet des nouvelles villes satellites. L'enfance prolétaire sous-tend l'oeuvre ernausienne en entier, c'est le point de référence constant, celui qui structure sa Weltanschauung. Pour toutes les narratrices que le lecteur retrouve de l'adolescence à la cinquantaine, l'enfance est bien plus qu'une toile de fond, c'est la grille par laquelle elles vont déchiffrer le monde, l'expérience viscérale et psychologique fondamentale qui influence consciemment ou inconsciemment leur perception de la réalité. Or l'enfance est inéluctablement liée à la honte.

La scolarité signifie à la fois la découverte de la déchéance sociale mais offre aussi le moyen d'échapper à ses origines. A l'école tenue par les religieuses, Denise, la narratrice/protagoniste des *Armoires Vides*, découvre l'humiliation répétée de ne pas appartenir à la bourgeoisie comme ses camarades. C'est sa totale ignorance des mille et une coutumes que toutes les autres élèves connaissent qui trahit jour après jour son origine sociale. La soeur s'étonne par exemple qu'elle ne sache

pas qu'il faut toujours frapper avant d'entrer (58). L'enfant observe avec dépit comme la maîtresse est toujours intéressée par les histoires que raconte Jeanne dont le père est opticien au centre ville alors qu'elle interrompt Denise, vu que ce que celle-ci raconte est de "mauvais goût" (57). "Elle a changé tout de suite de conversation, la maîtresse, ce que je vivais ne l'intéressait jamais. Le goût". Se comparant constamment à ses camarades de l'école libre, elle se sent "lourde, poisseuse, face à leur aisance, à leur facilité" (57). Elle envie la fille de l'opticien ou celle d'un gros cultivateur des environs qui est maire de sa commune. "j'aurais voulu être Jeanne et après, des quantités d'autres, qui me montraient leur supériorité en me méprisant" (58). Denise passe du statut d'enfant-roi, à qui tout est permis dans le café-épicerie de la rue Clopart à celui d'exclu, de déviant social:

C'est ça qui est terrible, je croyais que c'était définitif. Denise Lesur, je n'étais rien à côté, moi, la petite reine de l'épicerie-café, ici c'était zéro. [...] Quand j'entre dans la classe, je deviens moins que rien [...] J'ai laissé mon vrai monde à la porte et dans celui de l'école je ne sais pas me conduire (58).

Acquérir les rudiments de la bonne conduite sera une tâche difficile et pendant de longues années, les narratrices ne seront jamais sûres de vraiment savoir ce qui se fait et ne se fait pas. Si ce bagage culturel que toute petite fille élevée dans un milieu bourgeois apprend automatiquement et sans y penser, s'avère si ardu à posséder, c'est qu'il ne s'agit pas simplement d'apprendre, il faut tout d'abord désapprendre le comportement suivi auparavant pour pouvoir le remplacer par la conduite désirable. Au contact des autres camarades et du corps enseignant, mais avant tout par la lecture, l'enfant apprend que sa famille n'est pas la norme, qu'au contraire elle appartient à un milieu défavorisé dont la première tare est le "mal parler" (*Entretien* 38). La découverte de cette déchéance vient graduellement et l'enfant, par réaction, se met à affabuler, se créant un roman familial peuplé de parents conformes à la norme, image négative de ses vrais parents. Dans cette famille modèle, elle invente une mère "vaporeuse" (*Femme Gelée* 9), femme au foyer qui ne travaille pas, qui ne crie jamais, qui a du goût et n'est pas vulgaire, un père qui ne fait pas le ménage ni la cuisine, qui n'est pas un être maternant mais au contraire fait figure d'autorité. Ce

rêve de la famille bourgeoise, style des années cinquante, elle va l'enjoliver et surtout, dès qu'elle saura rédiger, elle va le coucher sur papier, car c'est à l'écrit seul qu'elle peut faire confiance d'avoir le poids nécessaire pour faire face à sa réalité si décevante. A part l'affabulation, il y a une autre échappatoire pour l'enfant: prouver sa supériorité innée en devenant la meilleure élève et en le restant jusqu'au bout de la scolarité. Cette méthode qui accepte l'acculturation permet aussi à l'adolescente de récupérer des lambeaux de la supériorité dont s'enorgueillissait l'enfant prolétaire. Puisqu'elle ne peut pas échapper à l'infériorité sociale et à la honte qui en découle, elle va prendre sa revanche en étant une élève modèle.

Le thème central des *Armoires Vides*, c'est le problème de la déchirure sociale dans le cadre de la famille. Ce roman décrit en détails l'abîme qui sépare la narratrice Denise Lesur, étudiante de vingt ans, de ses parents qui appartiennent à un milieu ouvrier. Entre d'une part sa mère qui a été une ouvrière d'usine avant de tenir une petite épicerie-buvette de quartier, et le père, ouvrier jusqu'à l'âge de quarante ans après avoir été "gars de ferme", et d'autre part la fille qui est devenue une intellectuelle, la communication s'avère pratiquement impossible. L'adolescente accepte les jugements que son nouveau milieu social porte sur celui de ses parents. Elle s'est mise à les mépriser, les trouve "moches, minables, péquenots" (12), mais elle souffre car ils ont "tout fait" (12) pour elle et ils l'adorent et par conséquent elle a honte de son attitude:

Ça suffit d'être une vicieuse, une cachottière, une fille poisseuse et lourde vis-à-vis des copines de classe, légères, pures de leur existence. [...] Fallait encore que je me mette à les mépriser mes parents. Tous les péchés, tous les vices. Personne ne pense mal de son père ou de sa mère. Il n'y a que moi (93).

Cherchant à comprendre comment elle en est arrivée là, elle reconnaît que "ce n'est pas vrai, je ne suis pas née avec la haine, je ne les ai pas toujours détestés, mes parents, les clients, la boutique" (15). La déchirure sociale se transforme progressivement en incompatibilité culturelle. Dans un article intitulé "De la ferme à l'usine, de l'usine à la fac", Jean-Paul Molinari étudie la question de l'accès à l'université des enfants de familles ouvrières. Il estime que "ce n'est jamais une

expérience banale", dans le meilleur des cas c'est l'expérience d'une "dualité culturelle", dans le pire, celle d'une "errance entre deux mondes" (114), une "désorientation" (121) qu'il assimile à une schizophrénie sociologique. Mais l'école, lieu de l'humiliation répétée où est vécue la honte est aussi le vecteur de la libération car c'est grâce à elle, et à la lecture, qui dans ce milieu vient exclusivement de l'enseignement primaire, que l'enfant découvre la richesse inouïe du monde au-delà de l'ignorance et de l'inculture familiales.

L'œuvre d'Annie Ernaux est autoréflexive mais non narcissique. La vie de l'auteur représente la matière de ses textes, mais il ne s'agit pas pour autant d'une œuvre typiquement autobiographique où l'écrivain est à la recherche de son identité à travers les épisodes marquants de sa vie. Les œuvres d'Annie Ernaux s'engendrent l'une à l'autre dans un mouvement qui cherche à cerner l'aspect sociologique de son parcours identitaire, et qui tend à remettre le cas particulier de sa propre trajectoire sociale dans un contexte ethnologique beaucoup plus vaste qu'elle veut nous expliquer. Après s'être heurtée aux "dichotomies sociales relayées par le système scolaire" (*Choses* 27), elle a voulu mettre l'accent sur l'aliénation qu'a représentée la prise de conscience de la marginalisation culturelle et économique de ses origines. Cette altérité sociale fondamentale est devenue le point d'ancrage dans la formation de son identité mais c'est aussi la source de son œuvre. Témoin du processus identitaire, l'acte d'écrire en est aussi l'élément salvateur, car acquérir ce capital culturel ne va pas sans culpabilisation. Née de la déchirure initiale entre deux cultures, qui lui a donné une mission, l'écriture chez Annie Ernaux acquiert une fonction expiatoire parce que pour elle :

La plus grande honte, c'est d'avoir eu honte de mes parents. Ce qui me fait honte, c'est cette honte-là dont je ne suis pas vraiment responsable, c'est la société inégalitaire qui impose cette honte (Savéan 183).

En rédigeant *La Place*, livre consacré à la vie de son père, Annie Ernaux cherchait à lui rendre justice. C'est pourquoi elle devait "s'arracher au piège de l'individuel" (*Interview*), puisque l'individuel l'aurait inéluctablement ramené à un jugement négatif qui est celui que sa classe sociale d'adoption porte sur la classe sociale du père. La seule solution pour échapper à cet engrenage et faire vivre son père tel qu'il

était, est donc de le replacer dans son contexte social et historique qui justifie ses comportements et ses choix de vie. C'est ainsi que l'auteur n'utilise pas simplement un style de constat, ce qu'elle nomme l'écriture plate, mais aussi un commentaire sociologique soutenu. Telle une ethnologue, l'intellectuelle de la bourgeoisie qu'elle est devenue, commente constamment les coutumes et la langue de ces milieux paysans et ouvriers qui sont aussi ceux de son père. Au narrateur présumé bourgeois, elle donne systématiquement les équivalences des mots mis en italique, et explique des coutumes qui pourraient ne pas être connues; mais sa grande crainte est que le lecteur voie des doubles sens là où elle s'efforce de présenter une image aussi fidèle à la réalité que possible. La peur de trahir la vérité paternelle ainsi que le remords sous-tendent *La Place* de la première à la dernière pages. Ayant terminé son livre, l'auteur reconnaît qu'elle a cherché à "mettre au jour l'héritage que j'ai dû déposer au seuil du monde bourgeois et cultivé quand j'y suis entrée (111)". Dans une interview avec Joyane Savigneau, elle ajoute: "Je me suis pliée au désir du monde où je vis, qui s'efforce de vous faire oublier les souvenirs d'en bas comme si c'était quelque chose de mauvais goût" (*Le Monde*, 3 février 1984). Pour Annie Ernaux, dans *La Place*, il ne s'agit pas simplement de dévoiler son héritage social d'enfant de prolétaires que ses lecteurs connaissent déjà grâce à ses trois premiers romans mais surtout d'expié le mépris et même la haine qu'elle a pu ressentir pour son père. Elle considère que la meilleure manière de le faire c'est de ne plus porter de jugement sur lui comme elle l'avait fait depuis l'adolescence. Voilà pourquoi elle refuse de "transcrire [sa] propre émotion" (*Le Monde*), elle veut éviter toute connivence entre lecteur et auteur au détriment du père. A partir de *La Place*, son écriture devient un moyen expiatoire qu'elle poursuivra dans *Une Femme* pour lui permettre, au-delà du refoulé social, de trouver la stabilité identitaire qu'elle recherchait.

Gaulejac s'interroge sur les causes de la honte, expliquant:

L'opposition entre causalité psychique et causalité sociale ne permet pas de rendre compte de la complexité des facteurs qui interviennent. Une cause est particulièrement déterminante: les violences humiliantes qui produisent une rupture identitaire en confrontant le sujet à deux exigences existentielles contradictoires (81).

Ce qu'il nomme "violences humiliantes" peuvent être d'ordre économique, social, symbolique, psychologique ou physique (82). La honte est toujours un "sentiment brutal d'effondrement narcissique" (63) qui isole parce que "le sujet ne sait jamais quelle place occuper", qui renforce un complexe d'infériorité car il "s'enracine dans le sentiment d'être différent des autres, plus démuné, plus imparfait, plus coupable" (63).

Dans son ouvrage intitulé *La Honte*, Annie Ernaux ose enfin nous livrer le secret fondateur. Elle avoue avoir "toujours eu envie d'écrire des livres dont il [lui] soit ensuite impossible de parler, qui rendent le regard d'autrui insoutenable" (132). Le tabou, cette "scène indicible" (38), c'est la découverte montreuse que son père, celui qu'elle considère comme le parent maternel du couple (Ernaux 72), qui est toujours prêt à jouer avec, qui la dorlote dès qu'elle est malade, est aussi un être physiquement violent, capable de tuer la mère (12-13). Elle assiste impuissante, à douze ans, à une scène où le père tenant à la main une serpe à couper le bois s'appête à égorger sa femme. L'enfant s'égosille à crier "au secours" et c'est alors que le monde édenique de son enfance s'écroule. A la honte d'origine sociale qu'elle connaît déjà à cette époque vient se greffer une honte beaucoup plus fondamentale qui produit "une conflagration psychique" (Gaulejac 129). Le sociologue explique comme face à des violences extrêmes, le sujet est envahi par la "déshumanisation et la confusion":

Les repères habituels qui permettent de se situer par rapport aux autres et à soi-même sont fragilisés ou détruits. [...] Le sujet est déchiré par des tensions contradictoires entre la tentative pour sauvegarder son unité et l'impossibilité d'y parvenir sans rejeter une part de lui-même. Il est confronté à une dénégation de ce qui constitue tout ou partie de son être profond. [...] La confiance en soi se perd. L'amour-propre devient désamour. La relation au monde se transforme. [...] L'espace transitionnel entre soi et le monde est envahi par le doute et la confusion (Gaulejac 129-30).

Marquée à jamais par ce tsunami psychique, la petite fille va chercher à refouler l'acte odieux qui la force à prendre parti pour un des parents à l'exclusion de l'autre. L'auteur parle d'un "filtre" (18) qui s'interpose entre elle et ce qu'elle vit. "Tout est artificiel" (18). Elle est

obsédée par la peur que l'évènement ne se reproduise:

Il me semble avoir attendu pendant des mois, peut-être des années, le retour de la scène, certaine qu'elle se reproduirait. La présence des clients me rassurait, j'appréhendais les moments où nous n'étions qu'entre nous, le soir et le dimanche après-midi. J'étais en alerte au moindre éclat de voix entre eux, je surveillais mon père, sa figure, ses mains. Dans tout silence soudain, je sentais venir le malheur. A l'école, je me demandais si je n'allais pas, en rentrant, trouver le drame accompli (19).

Par son expérience traumatique, elle se trouve "devenue indigne de l'école privée, de son excellence et de sa perfection" et déclare être "entrée dans la honte" (109), exil sans recours. Elle ajoute qu' "il y a ceci dans la honte: l'impression que tout maintenant peut vous arriver, qu'il n'y aura jamais d'arrêt, qu'à la honte il faut plus de honte encore" (113). Son livre nous offre de nombreux exemples de cette honte de son milieu social, telle la scène à Tours "fréquenté par une clientèle élégante" où la narratrice se sent totalement déplacée (124-5) en en souffre. Tout le voyage organisé du pèlerinage à Lourdes (114-25) est en fait vu sous l'angle de l'humiliation sociale. La narratrice explique que "la honte n'est que répétition et accumulation" (130) et qu'elle est "devenue un mode de vie pour [elle]" (131). En se réfugiant ainsi dans la honte d'origine sociale, affirmant que "tout de notre existence est devenu signe de honte" (131), l'adolescence opère un transfert. En focalisant sur la honte sociale, elle choisit le moindre mal car elle aura la possibilité de remédier avec succès à l'inculture familiale et de dépasser son milieu d'origine mais elle ne pourra jamais rien contre la "terreur sans mots" (28) qu'a suscitée la violence physique de son père. La blessure identitaire indispensable selon Annie Ernaux pour devenir un écrivain a donc une origine psychique qu'elle va masquer par la honte sociale infiniment plus acceptable dans le monde contemporain qui en fait admire les gens à longue trajectoire sociale. La prime enfance et les expériences formatrices dans une famille et un milieu déshérités sont le terreau dont se nourrit l'oeuvre d'Annie Ernaux. L'écriture lui donne les moyens d'effacer la honte de la carence culturelle familiale. L'inculture et honte sociale peuvent être transcendées mais la honte psychique primordiale est irréductible.

Brodley University

## OEUVRES CITÉES

- Bourdieu, Pierre. *Choses dites*. Paris: Éditions de Minuit, 1987.
- Ernaux, Annie. *Les Armoires vides*. Paris: Gallimard, 1974.
- . *La Femme gelée*. Paris: Gallimard, 1981.
- . *La place*. Paris: Gallimard, 1984.
- . *Une femme*. Paris: Gallimard, 1988.
- . *Journal du dehors*. Paris: Gallimard, 1993.
- . *La honte*. Paris: Gallimard, 1997.
- Gaulejac, Vincent de. *Les sources de la honte*. Paris: Desclée de Brouwer, 1996.
- Molinari, Jean-Paul. "De la ferme à l'usine, de l'usine à la fac", *Autrement*, 126 (1992), 114-122.
- Savéan, Marie-France. *La place et une femme d'Annie Ernaux*. Paris: Gallimard, Foliothèque 36, 1994.
- Tondeur, Claire-Lise. "Entretien avec Annie Ernaux", *The French Review*, 69:1 (1995), 37-44.
- . Interview avec Annie Ernaux, juin, 1993.
- . *Annie Ernaux ou l'exil intérieur*. Amsterdam: Rodopi (collection monographique en littérature française contemporaine 28), 1996.